

## LE MAGHREB ANTIQUE : ENJEUX CONTEMPORAINS

Par M. Jacques ALEXANDROPOULOS\*

Le contexte politique et économique mondial amène volontiers à s'interroger actuellement sur la notion de « patrimoine en crise », une « crise » que l'on voit menacer de diverses façons les patrimoines matériels, et les sites antiques entre autres. L'émotion soulevée peut être alors considérable, comme dans le cas des destructions opérées à Palmyre. Le patrimoine antique y était devenu un enjeu dans un affrontement présenté comme opposant la « Civilisation » à la « Barbarie », voire « l'Orient » à « l'Occident ». Ce cas de Palmyre correspond évidemment à une situation extrême par son aspect spectaculaire et la dimension géopolitique du conflit en cause, mais on a pu connaître d'autres « petits Palmyre » au Maghreb ou à Tombouctou, qui touchaient cette fois, non plus prioritairement des sites antiques, mais aussi des mausolées médiévaux. Dans une tout autre perspective, c'est également une crise économique qui atteint les patrimoines matériels, dans la mesure où les restrictions budgétaires menacent toujours davantage, non seulement les recherches, mais les opérations de conservation du patrimoine. Ce thème du patrimoine en crise est donc très large, et je me bornerai ici à l'évoquer uniquement du point de vue des enjeux idéologiques, et en me limitant au cas du patrimoine antique maghrébin. En quoi le Maghreb antique a-t-il pu et peut-il encore devenir un enjeu idéologique contemporain ?

Ce patrimoine antique du Maghreb est extrêmement important et varié, mais comme tous les patrimoines, il ne se résume pas à des vestiges matériels. Ces derniers ne sont devenus patrimoine qu'en raison des perceptions successives que l'on a eues de cette antiquité, jusqu'aux plus contemporaines, et dont nous héritons à travers la transmission d'une culture donnée. Ces perceptions accumulées et croisées constituent également en elles-mêmes un patrimoine culturel qui conditionne les usages des vestiges matériels. Le patrimoine antique maghrébin se trouve donc à la croisée des « ruines antiques » et des perceptions successives de l'histoire ancienne de la

---

\* Université de Toulouse-Jean-Jaurès. Communication présentée à l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles Lettres de Toulouse, le 12 novembre 2015.

région. Nous allons voir ce que l'on a fait et ce que l'on fait encore de cette antiquité du Maghreb à l'époque contemporaine, c'est-à-dire de l'époque coloniale à nos jours, en fonction des affrontements idéologiques. Pour cela, je procéderai en deux temps. Je commencerai par un rapide survol de l'histoire ancienne du Maghreb, destiné à souligner pour chaque période les traits spécifiques qui fournissaient une possibilité de récupération idéologique. Puis, dans un deuxième temps, je présenterai l'affrontement des représentations contemporaines de cette antiquité construites sur ces bases.

### 1- Les pierres de touche idéologiques

Quels sont donc les matériaux fournis aux reconstructions idéologiques contemporaines par les différentes phases de l'histoire ancienne du Maghreb ? Les Berbères, à partir desquels on fait partir cette histoire ont évidemment nourri le thème de l'autochtonie, de l'authenticité, des racines, bref, celui des Origines.<sup>1</sup> Dans cette mesure, les cultures extérieures qui sont venues ensuite se greffer au Maghreb ont souvent été évaluées en fonction de leur rapport à ces Berbères qui ont alors représenté la résistance –positive ou négative suivant les cas- à ces apports étrangers. On parle souvent du « vieux fonds » berbère, perçu avec ses caractéristiques sociales et culturelles comme une sorte de génie éternel de l'Afrique du Nord, détenteur d'une sorte de droit de possession du sol.

La fondation de Carthage en 814 av. J.C., et le développement consécutif de la civilisation punique liée à l'expansion hégémonique de cette cité en Méditerranée sud-occidentale, ouvrent le chapitre des dominations qui se sont exercés sur le Maghreb. Mais Carthage n'est pas que conquérante. Elle symbolise aussi l'image du commerçant prospère, qui s'accompagne des meilleurs comme des pires stéréotypes. Et Carthage, c'est aussi l'Orient qui s'installe au Maghreb, là-encore avec des connotations diverses, depuis l'imagerie orientaliste, un composé redoutable et fascinant de sensualité, de violence et de richesse, jusqu'à celle du berceau des religions les plus respectables comme le christianisme et l'islam.<sup>2</sup>

Avec la conquête romaine qui débute par la destruction de Carthage en 146 av. J.C., c'est au contraire l'Occident qui s'implante au Maghreb, en y apportant, à la suite de Carthage, mais en plus vaste, une organisation

---

<sup>1</sup> Sur les Berbères, voir Gabriel Camps, *Les Berbères, Mémoire et identité*, Toulouse : Errance, 1987.

<sup>2</sup> Alexandropoulos, Jacques, 2000, 463-465. Sur Carthage : Serge Lancel, *Carthage*, Paris : Fayard, 1992.

impériale, militaire, très structurée, comportant d'abord une phase païenne, puis faisant cause commune avec le christianisme.

Les implantations ultérieures sont toutes les deux perçues négativement. Les Vandales qui prennent Carthage en 430 et s'installent à Carthage pour un siècle, représentent la notion d'invasion avec son cortège de destructions, l'hétérogénéité parfaite en tant que peuple germanique, et la persécution hérétique puisque les Vandales sont ariens et violemment hostiles au catholicisme. Quant aux Byzantins, qui entament en 533 la reconquête du Maghreb, ce sont des Romains, des chrétiens, mais d'Orient, et tout en représentant, comme les Vandales, un Etat, ils sont liés à l'idée de décadence et de fin sans gloire de l'antiquité maghrébine.

Ce survol, aussi rapide soit-il, montre déjà autour de quelles thématiques privilégiées peuvent s'organiser les idéologies antagonistes relatives à l'antiquité maghrébine. Il y a d'abord celle de l'identité qui voit s'opposer ou se combiner autochtonie, Orient et Occident, voire Barbarie extérieure. Il y a ensuite l'Etat, qu'il s'agisse de sa forme (Etat indépendant ou Empire) ; de son évolution (conquête et décadence) ; de son type de domination (commerciale ou militaire) ; et des réactions qu'il suscite (résistance, rébellion ou adhésion). Il y a enfin la religion : paganisme, christianisme ou hérésie. C'est en agencant différemment ces mêmes matériaux et en les affectant d'une valeur positive ou négative que se construisent les diverses approches contemporaines du Maghreb antique. On peut distinguer trois périodes : celle des reconstructions idéologiques coloniales (1830-1962), celle des indépendances (1962-2011), et celle qui débute en 2011 avec les « printemps arabes ».

## 2- Les perceptions antagonistes

Commençons donc par les perceptions coloniales de l'antiquité maghrébine. Pour bien en comprendre le sens et les effets, il faut tenir compte des différences radicales qui opposent sur ce point les deux rives de la Méditerranée en 1830, au moment de la conquête de l'Algérie. Sur la rive nord, cette antiquité fait alors essentiellement partie d'une culture classique largement issue de la Renaissance et transmise au fil du temps. Elle est donc largement livresque, avec des points saillants comme les guerres puniques connues par Tite-Live, la guerre de Jugurtha illustrée par Salluste et les écrits chrétiens de Tertullien, saint Cyprien et saint Augustin. Le rapport concret aux sites archéologiques, aux réalités de terrain est extrêmement limité, réduit aux rares voyageurs qui sont allés explorer ces vestiges en

« Barbarie ».<sup>3</sup> En revanche, sur la rive sud, où se trouvent donc ces sites, le souvenir de l'antiquité s'est progressivement estompé chez les historiens et géographes arabes, au point qu'il n'en reste qu'un très vague et confus souvenir.<sup>4</sup> L'antiquité ne subsiste donc plus qu'à travers ses vestiges matériels, les « ruines » réutilisées dans les constructions locales et intégrées dans les légendes du lieu, souvent auréolées de mystère et de crainte. La conquête coloniale correspond donc à un moment de rencontre entre les deux expériences de l'antiquité, celui où les textes pourront être confrontés à la recherche archéologique. Il en résulte un développement spectaculaire de cette recherche de terrain, d'abord anarchique puis progressivement contrôlé, parallèlement à l'élaboration d'une véritable histoire ancienne de l'Afrique du Nord.

Cette histoire ancienne, construite en contexte colonial a souvent été considérée comme une machine de guerre colonialiste et ensuite décriée comme telle. Cependant, s'il est parfaitement vrai qu'elle n'échappe pas à certains conditionnements idéologiques coloniaux, voire s'est parfois mise clairement au service de l'action coloniale, elle n'en est pas moins restée une science, obéissant en tant que telle aux normes de la discipline.<sup>5</sup> Et en ce sens, elle a aussi fait avancer nos connaissances sur l'antiquité maghrébine en profitant des nouvelles possibilités de recherche sur le terrain.

Néanmoins, de manière générale et pour schématiser une réalité bien plus complexe, on retrouve souvent dans cette histoire ancienne coloniale du Maghreb un certain nombre de présupposés récurrents. Les Berbères symbolisent l'autochtonie, une sorte de génie éternel de l'Afrique, oscillant sans cesse entre acculturation à la civilisation du conquérant et une tendance à la révolte qui les ramène à leur désordre originel, à une incapacité à s'organiser, à laquelle les conquérants doivent venir mettre bon ordre.<sup>6</sup> Ces conquérants successifs sont eux-mêmes hiérarchisés. Carthage est, certes, civilisatrice, mais son apport culturel est marqué de tous les stigmates de l'Orient, à commencer par la violence, en particulier religieuse, avec les sinistres sacrifices d'enfants au dieu Baal Hammon. C'est aussi une civilisation commerçante, et les stéréotypes anti-sémites des années 1920-1930 sont volontiers appliqués aux marchands puniques. Carthage est donc

---

<sup>3</sup> Denise Brahim, *Voyageurs français du XVIII<sup>ème</sup> siècle en Barbarie*, Paris : Honoré Champion, 1976.

<sup>4</sup> Ahmed Siraj, *L'image de la Tingitane. L'historiographie arabe médiévale et l'antiquité nord-africaine*, Rome : EFR, 1995.

<sup>5</sup> Voir Jean-Claude Vatin, 1984.

<sup>6</sup> Un bon exemple de cette perspective dans Emile Félix Gautier, *Les siècles obscurs du Maghreb*, Paris : Payot, 1937.

une cité riche et corrompue, où l'argent règne en maître. Ce faisant, l'époque coloniale reprend aussi, après Flaubert, les poncifs romains anti-puniques, en développant particulièrement le thème de la déloyauté et de la ruse puniques, défauts que Carthage était d'ailleurs supposée partager largement avec les Berbères. En ce sens, Carthage aurait réussi sa greffe civilisationnelle sur ces derniers, mais souvent pour le pire, en orientalisant le Maghreb et en favorisant certains de ses traits négatifs, ce qui compliquera la tâche de Rome et donc, plus tard, de la France coloniale.<sup>7</sup>

Lorsque la France conquiert l'Algérie, on constate que c'est aux spécialistes de l'antiquité que l'on demande des renseignements sur la nature profonde du pays et des hommes, sur les modèles antérieurs de colonisation et sur les chances de réussite de l'entreprise coloniale française. L'exemple romain fait ainsi partie intégrante des schémas culturels du conquérant, et c'est souvent à travers le prisme antique que le Maghreb est perçu. C'est ainsi que l'émir Abdelkader est immédiatement vu, dans sa résistance aux Français, comme une résurgence du Jugurtha qui s'était opposé à Rome, et on prend exemple sur la tactique des anciens proconsuls romains face à un adversaire qui semble avoir gardé ses antiques méthodes de combat. L'exemple antique permet aussi de légitimer la conquête, la France mettant ses pas dans ceux de la Rome d'autrefois. Au total, c'est bien la domination romaine qui est valorisée, comme ancêtre de celle de la France. Rome apporte, avant la France, l'ordre, l'organisation, et le savoir-faire, pour une véritable mise en valeur économique du Maghreb. Dans cette perspective, la recherche archéologique joue son rôle en favorisant l'étude et la valorisation de l'urbanisme des cités romaines d'Afrique, les « Villes d'or ». On privilégie aussi les études sur l'armée romaine, préfiguration de l'armée française d'Afrique, deux armées successivement gardiennes de la civilisation face au péril toujours renaissant de la révolte et de l'anarchie berbères.<sup>8</sup>

Mais il y avait eu deux Rome antiques successives : la païenne puis la chrétienne. Or, si la laïcité était un principe républicain bien établi en métropole, il ne semblait pas utile de « l'exporter » dans l'Empire, où, au contraire les autorités coloniales et ecclésiastiques coopéraient volontiers pour le développement de « la plus grande France ». Or les religieux aussi

---

<sup>7</sup> Voir les remarques en ce sens du plus grand historien du Maghreb antique pour l'époque coloniale : Stéphane Gsell, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, Paris : Hachette, 1913-1928, Tome IV, 487-498.

<sup>8</sup> Un bon exemple de cette perspective chez, Louis Bertrand, *Les villes d'or*, Paris : Fayard, 1921, Préface, p. 5-25. Sur les conceptions patrimoniales : Nabila Oulebsir, 2004.

s'intéressaient à l'antiquité maghrébine. Dès 1875, le cardinal Lavignerie avait installé sur la colline de Carthage le Père Delattre, de l'ordre des Pères Blancs, avec mission de participer à la résurrection de l'antique Eglise d'Afrique en l'appuyant sur la recherche des vestiges archéologiques de l'Afrique chrétienne. Le Père Delattre se consacra jusqu'à sa mort en 1936 à cette œuvre, couronnée dès 1930 par l'organisation, à Tunis et Carthage du 30<sup>e</sup> congrès eucharistique international, pour la tenue duquel collaborèrent étroitement les autorités coloniales civiles et le clergé. Ce congrès réunissait à Tunis, mais aussi sur le site de Carthage où les monuments exhumés par Delattre servirent de cadre aux manifestations, d'innombrables pèlerins catholiques venus du monde entier. Ce rassemblement chrétien en terre d'Islam, organisé à grands frais dans une époque de crise, et prévu pour coïncider avec la célébration du centenaire de la conquête de l'Algérie, provoqua un grand scandale local, ranimant l'activité des mouvements indépendantistes.<sup>9</sup>

C'est donc toute une reconstruction historique du Maghreb antique, partagée entre une véritable préoccupation scientifique et la volonté servir la légitimation et les intérêts de l'action coloniale, que l'on voit naître de la rencontre entre une tradition culturelle classique et les opportunités offertes à la recherche archéologique de terrain. La patrimonialisation des sites antiques, supposant prospection, fouilles, restaurations, publications d'ouvrages scientifiques et de guides, mise en valeur touristique, s'est largement développée parallèlement.

L'indépendance des différents pays maghrébins s'effectua dans des conditions très distinctes. Si la Tunisie et le Maroc, pays de protectorat, avaient vu subsister durant la colonisation les Etats préexistants, dirigés par le bey de Tunis et le sultan du Maroc, il n'en était pas de même en Algérie, qui avait été entièrement assimilée au territoire national français. La violence qui avait accompagné l'acquisition des indépendances était également sans commune mesure. Ces différences contribuent à expliquer des constructions identitaires post-indépendances elles-aussi différentes, comme le montrent les expériences tunisienne et algérienne auquel on s'intéressera maintenant.

De manière générale il pouvait exister une certaine méfiance des nouveaux Etats indépendants vis-à-vis d'une antiquité qui semblait ressuscitée par l'idéologie coloniale dans un but d'auto-légitimation et d'occultation concomitante de l'identité arabo-musulmane locale. Que faire désormais de cette antiquité, et du patrimoine antique mis en valeur par la colonisation ? Comment l'intégrer aux reconstructions étatiques et identitaires ?

---

<sup>9</sup> Jacques Alexandropoulos, 2009.

En Tunisie, la volonté du président Habib Bourguiba de promouvoir une identité tunisienne plurielle, apaisée, ouverte aux courants méditerranéens, lui a fait concevoir toutes les périodes antiques comme ayant également concouru au fil du temps à la construction d'une identité équilibrée entre Orient et Occident. Rome, en particulier à travers la célébration des réalisations urbanistiques de l'Afrique romaine, fait donc pleinement partie du patrimoine tunisien. On note cependant un réajustement par rapport à la vision coloniale de l'antiquité maghrébine, et cela concerne Carthage. Cette dernière devient l'ancêtre privilégiée de la Tunisie moderne, loin des clichés orientalistes coloniaux. Elle constitue désormais, par l'activité pacifique de ses marchands qui mettent en relation les diverses régions méditerranéennes, ainsi que par le caractère pluriel de sa civilisation, le modèle antique d'une Tunisie à l'identité elle-même plurielle et trait d'union entre les peuples.<sup>10</sup> L'antiquité fournit également des héros nationaux, et en particulier Hannibal. Puis l'accentuation du pouvoir personnel déjà très forte à l'époque de Bourguiba, qui se voyait, dans une perspective téléologique, comme le sens et l'aboutissement de l'histoire tunisienne, se renforce avec Ben Ali volontiers identifié au général punique, que l'on célèbre dans les manuels scolaires et dont l'image omniprésente se retrouve jusque sur les billets de banque. Dans ce contexte, l'antiquité est donc à l'honneur, les recherches archéologiques se poursuivent activement, le patrimoine est protégé et mis en valeur, et cela d'autant plus qu'il constitue, par le biais du tourisme une véritable manne économique dont le pays a bien besoin.<sup>11</sup>

Le cas de l'Algérie est bien différent. Au moment de l'indépendance, en 1962, c'est prioritairement un Etat qu'il fallait créer, puisque les structures antérieures à l'indépendance, qui au demeurant ne constituaient pas un seul ensemble « algérien », avaient été abolies au profit d'une intégration au territoire français. Il convenait donc de chercher, dans l'histoire, dans ce que l'on appelle le roman national, les racines de cette formation étatique unitaire. La déstructuration sociale et culturelle qui avait accompagné la colonisation invitait par ailleurs à mettre l'accent sur une personnalité, une identité algérienne, qui assurerait la cohésion de cet Etat, et que les mouvements de libération définissaient comme arabo-musulmane.

---

<sup>10</sup> Jacques Alexandropoulos, « Bourguiba et l'Antiquité : le témoignage des monnaies », *Ausonius, Mémoires, Supplément 31, De Rome à Lugdunum des Convènes. Hommages à Robert Sablayrolles*, Emmanuelle Boube, Alain Bouet, Fabien Colleoni, Bordeaux : Ausonius, 2014, 441-450.

<sup>11</sup> Sur cette archéologie tunisienne, voir Clémentine Gutron, 2010. Pour un cadre plus large : Eve Gran-Aymerich, 1998.

Enfin, la violence de la Guerre d'Algérie amenait à considérer cette lutte comme consubstantielle à l'identité même du pays. Au point que l'ensemble de l'histoire de l'Algérie était volontiers vue comme celle d'un pays éternellement amené à se défendre contre des invasions successives dont les plus anciennes remontaient à l'antiquité et qui faisaient échouer les tentatives de création étatique.

Dans ces conditions, quel rôle pouvait jouer l'antiquité dans l'écriture du roman national ? La nécessité de souligner l'existence d'une identité algérienne préexistant à toute invasion tend à la valorisation des Berbères antiques comme origine première du peuple algérien. Il convenait également d'assigner à ces derniers la constitution du premier véritable Etat maghrébin dont les frontières correspondraient au moins à celles de l'Algérie actuelle. Et le royaume de Massinissa, souverain unificateur de la Numidie (203-149 av. J.C.) pouvait jouer ce rôle. Quant aux puissances qui se sont succédé à la tête de tout ou partie du Maghreb antique, Carthage, Rome, les Vandales ou les Byzantins, ils constituent tous autant de conquérants dont la convoitise a privé les Berbères de leur liberté. Ainsi, Carthage, grande ancêtre en Tunisie, a pu être qualifiée par un essayiste algérien de « chancre impérialiste au flanc du Maghreb »<sup>12</sup>. Et les rois berbères qui s'opposèrent à Rome, dont la domination préfigure celle de la France, inaugurent la longue lignée des défenseurs de la liberté nationale. C'est le cas, en particulier de Jugurtha. Le discours colonial sur l'Antiquité maghrébine est ainsi retourné pour servir à la construction d'un Etat national fort, fondé sur une identité arabo-musulmane affirmée. C'est ce qui apparaît dans les chartes nationales rédigées par le FLN et qui fixent autoritairement le rôle et le contenu de l'histoire dans cette perspective.<sup>13</sup>

Qu'en est-il du christianisme antique ? Son rôle n'est pas renié, ni en Tunisie ni en Algérie, et l'on souligne volontiers la place considérable de saint Augustin, l'évêque d'Hippone, mais l'islam est évidemment présenté comme indissolublement lié à l'identité maghrébine, les Africains s'étant définitivement ralliés à cette religion nouvelle.

On notera aussi qu'aussi bien à l'époque coloniale qu'après les indépendances, Vandales et Byzantins ne sont guère valorisés et représentent une période de décadence.

---

<sup>12</sup> Mohamed Sahli, *Le message de Yougourtha*, Alger : En-nahdha, 1992, 16. Le reste de l'opuscule donne une bonne image de la vision algérienne de l'antiquité maghrébine.

<sup>13</sup> Jacques Alexandropoulos, 2012. Voir en particulier *La charte d'Alger*, Constantine : Commission centrale du F.L.N., 1964, chapitre I et dans la charte de 1986, « Les fondements historiques de la société algérienne ».



En guise de conclusion, on s'interrogera sur les défis actuels. Les inquiétudes sont nombreuses. Il y a d'abord les mutations idéologiques. Malgré, comme on l'a vu, des différences sensibles d'approche de l'antiquité après les indépendances, les pays du Maghreb n'ont pas renoncé au legs colonial qui intégrait l'antiquité à l'histoire locale. Les modalités sont diverses, mais on va toujours chercher dans l'antiquité les origines du roman national, l'essentiel étant de « décoloniser » cette histoire ancienne pour pouvoir lui enlever son pouvoir de nuisance et la réutiliser. Mais, on l'a vu pour Palmyre, certaines idéologies musulmanes radicales qui voient dans les vestiges antiques des traces de paganisme puis de christianisme, se proposent tout simplement leur élimination. Or, malgré des années d'efforts de sensibilisation au patrimoine, y compris antique, on voit la société de pays comme la Tunisie s'interroger en profondeur sur leur identité, en intégrant précisément à cette interrogation la donnée d'un islam radical. Ce dernier s'en est pour l'instant essentiellement pris aux mausolées musulmans, cible prioritaire, mais les vestiges antiques sont aussi concernés. Dans la mesure où l'antiquité symbolise les liens du Maghreb avec ce que l'on appelle « les racines de l'Occident », la voilà, après avoir été prise dans la tourmente de la décolonisation, partie prenante de toutes les adhésions et de tous les rejets des reconfigurations identitaires arabo-musulmanes. L'intérêt pour l'antiquité apparaît nettement comme un marqueur culturel « occidental » et pâtit de ce fait de la crise de l'ensemble du « modèle » occidental, qu'il soit politique (démocratie), économique (ultra-libéralisme), ou moral. S'ajoute à cela une désaffection de la recherche historique sur le Maghreb en général,<sup>14</sup> mais antique également. Pour le Maghreb contemporain, les historiens ont cédé la place aux politologues qui répondent, à plus brefs délais que les historiens, aux questions les plus brûlantes, tandis que l'insécurité qui limite désormais les accès aux sites, la faiblesse de l'enseignement des langues anciennes et l'amenuisement de la coopération universitaire font courir un véritable risque aux études sur l'antiquité maghrébine. Et il est certain que les problèmes économiques ne favorisent pas les budgets nécessaires à l'entretien d'un patrimoine antique particulièrement important.

On voit donc que les défis sont importants et que les motifs d'inquiétude ne manquent pas. On peut néanmoins croire que la mondialisation souvent décriée pourrait ici avoir un effet positif en

---

<sup>14</sup> Voir Pierre Vermeeren, *Misère de l'historiographie du « Maghreb » post-colonial* (1962-2012), Paris : Sorbonne, 2012.

contribuant à développer la conscience du caractère universel de tout patrimoine. On doit croire aussi aux effets positifs des efforts considérables qui ont été fournis par les pays maghrébins pour l'éducation et l'enseignement supérieur.

### BIBLIOGRAPHIE

- ALEXANDROPOULOS, Jacques, « De Louis Bertrand à Pierre Hubac : images de l'Afrique antique », *La Tunisie mosaïque*, ALEXANDROPOULOS, Jacques, Patrick CABANEL éd., Toulouse : PUM, 2000, p. 457-478.
- , « De Paul Gauckler à Pierre Cintas, L'archéologie française en Tunisie et l'avènement de l'archéologie tunisienne », *Une France en Méditerranée, Ecoles, langue et culture françaises*, Patrick CABANEL, éd., Toulouse : Privat, 2006, p. 405-428.
- , « Entre archéologie, universalité et nationalismes : le trentième congrès eucharistique international de Carthage (1930) », *Anabases*, 9, 2009, Paris : De Boccard, p. 51-68.
- , « Jugurtha héros national : jalons sur un itinéraire », *Anabases*, 16, 2012, Paris : De Boccard, p.11-30
- GRAN-AYMERICH, Eve, *Naissance de l'archéologie moderne (1798-1945)*, Paris : CNRS éditions, 1998.
- GUTRON, Clémentine, *L'archéologie en Tunisie (XIX<sup>ème</sup>-XX<sup>ème</sup> siècles). Jeux généalogiques sur l'Antiquité*, Paris : IRMC-Karthala, 2010.
- OULEBSIR, Nabila, *Les usages du patrimoine. Monuments, musées et politique coloniale en Algérie, 1830-1930*, Paris : MSH éditions, 2004.
- VATIN, Jean-Claude, *Connaissances du Maghreb : sciences sociales et colonisation*, Paris : CNRS éditions, 1984.